

LE DILEMME DE L'AMOUR ET DE LA VERTU ET LA REVENDICATION FÉMININE DANS LES *LETTRES D'ADÉLAÏDE DE DAMMARTIN* DE MME RICCOBONI

Andrea Tureková

THE DILEMMA BETWEEN LOVE AND VIRTUE AND THE FEMININE CLAIM IN MME RICCOBONI'S *LETTRES D'ADÉLAÏDE DE DAMMARTIN*

Abstract: This paper proposes an analysis of Mme Riccoboni's *Lettres d'Adélaïde de Dammartin* by connecting this novel to two particular works to which it deliberately refers, namely *La Princesse de Clèves* by Mme de Lafayette and the *Mémoires du comte de Comminge* by Mme de Tencin. The analysis is then oriented towards the problem of the heroine's internal dilemma between love and virtue, which is enriched by Mme Riccoboni with considerations on the status of women and particularly on the issue of marriage.

Keywords: women's novel of the 18th century; Mme Riccoboni; love; virtue; marriage.

Résumé : Le présent article propose une analyse des *Lettres d'Adélaïde de Dammartin* de Mme Riccoboni, en rapprochant ce roman notamment des deux œuvres auxquelles il fait ouvertement référence, à savoir *La Princesse de Clèves* de Mme de Lafayette et les *Mémoires du comte de Comminge* de Mme de Tencin. L'analyse est ainsi orientée vers la problématique du dilemme intérieur de l'héroïne entre l'amour et la vertu ; celle-ci se trouve enrichie, chez Mme Riccoboni, de la réflexion sur la condition féminine et notamment sur la question du mariage.

Mots-clés : roman de femmes au XVIII^e siècle ; Mme Riccoboni ; amour ; vertu ; mariage.

Marie-Jeanne Riccoboni appartient, avec Mme de Tencin ou Mme de Graffigny, aux romancières les plus estimées de leur temps. Elle est arrivée relativement tard à l'écriture¹, après une vingtaine d'années consacrées à la carrière de comédienne : en tant qu'épouse d'Antoine-François Riccoboni et donc belle-fille du grand Luigi Riccoboni, directeur du Théâtre Italien, elle n'avait guère d'autre choix. Séparée de son mari à partir de 1755, Mme Riccoboni, soucieuse de son indépendance, entame une nouvelle carrière de romancière. Elle démontre son talent à l'occasion d'un pari où l'on prétendait le style de Marivaux inimitable : elle rédige une *Suite à La Vie de Marianne* (écrite vers 1751 mais publiée seulement en 1761) qui aurait surpris Marivaux lui-même (cf. Coulet 1975). Le

¹ Sur les éléments biographiques de la romancière, voir entre autres Cazenobe (2006 : 34-37) ou bien Trousson (1996 : 167-171).

premier succès public de Mme Riccoboni en tant que romancière arrive en 1757, avec la publication des *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd* ; succès qui ne sera plus démenti par la suite de son œuvre, dans laquelle Mme Riccoboni convaincra surtout de son talent de brillante épistolière.²

Les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre, au comte de Nancé, son ami* sont le sixième roman de Mme Riccoboni, paru en 1767. Fidèle à ses préoccupations, elle y traite des thèmes qui apparaissent, d'une manière ou d'une autre, dans tous ses ouvrages : amour, mariage, trahison masculine, condition féminine. La comtesse de Sancerre, veuve depuis quatre ans, correspond avec un ami qui a dû s'éloigner de Paris pour les affaires. Comme le titre du roman le laisse deviner, le lecteur a accès uniquement aux lettres de l'héroïne.³ Le récit s'ouvre sur la nouvelle d'un mariage, ce qui amène la discussion sur l'obstination avec laquelle Mme de Sancerre refuse, depuis la mort de son mari, des partis fort avantageux. La comtesse cède alors aux instances de son ami et lui confie le secret douloureux de son premier mariage. Mariée à seize ans au comte de Sancerre, la jeune Adélaïde était amoureuse de son mari et croyait en être aimée. Après quelques mois passés dans la douce illusion, le hasard lui a fait découvrir que son mari entretenait une liaison amoureuse, commencée encore avant leur mariage. Sous le choc, Mme de Sancerre a décidé pourtant d'enfermer sa douleur en elle-même. Le comte de Sancerre alors, froid et menaçant en privé, jouait en public le rôle d'un mari attentionné et amoureux, affligé du comportement incompréhensible de sa femme. Il a ainsi réussi à tourner contre elle toute l'opinion publique. Après une dernière humiliation, Adélaïde a décidé de vivre séparée de son mari ; s'étant retirée dans son domaine familial, elle y a vécu jusqu'à la mort de ce dernier. Cette histoire, racontée par l'héroïne dans deux longues lettres, explique en effet son refus de tout nouvel engagement. Mme de Sancerre se retrouve pourtant devant un autre dilemme : démêlant progressivement ses sentiments, elle est forcée de s'avouer l'amour qu'elle ressent pour le marquis de Montalais, homme estimable et secrètement épris d'elle. Or celui-ci est marié ; tous les deux cachent donc leur amour, lui par respect, elle par crainte. Enfin, les doutes de l'héroïne levés et les obstacles extérieurs écartés (la femme de M. de Montalais étant morte en couches et l'impertinent cousin de Mme de Sancerre étant parti), rien ne s'oppose plus au mariage des deux personnages. Mme Riccoboni donne ainsi à son roman une fin heureuse et conventionnelle, conclusion qu'elle avait déjà choisie pour son deuxième roman, les *Lettres de Milady Juliette Catesby* (1759).

Ce qui frappe d'emblée à la lecture des *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, c'est la référence ouverte aux romans de Mme de Lafayette et de Mme de Tencin. Mme Riccoboni compose en effet tout un échiquier avec des personnages aux noms empruntés à ses deux illustres prédécesseurs.⁴ Ce dialogue imaginaire n'est certainement pas un hasard : nous savons que *La Princesse de Clèves* est un des rares romans appréciés même par les critiques hostiles au genre romanesque et que les *Mémoires du comte de Comminge* lui sont

² La plupart de ses romans se présentent en effet sous forme de monodie épistolaire, souvent enrichie par les interventions d'autres personnages (billets ou lettres insérées, reprises de paroles etc.).

³ Comme nous l'avons indiqué précédemment, Mme Riccoboni prévient le risque de la monotonie d'une correspondance unilatérale en y insérant notamment des commentaires ou parfois des lettres entières de deux amies de la comtesse de Sancerre, Mme de Martigues et Mme de Termes. Cette variété porte certains critiques à parler même de polyphonie (cf. Bolognini-Centène 2005 : 13).

⁴ Sancerre, Martigues, Thémynes, Piennes, Tende (Mme de Lafayette) et Comminges (Mme de Tencin).

souvent apparentés⁵ ; dans cette perspective, le roman de Mme Riccoboni peut donc être lu comme une reprise – avec l'accent porté sur la condition féminine – du dilemme éternel entre l'amour et la vertu.

Dans ce « jeu de reconnaissance », c'est effectivement *La Princesse de Clèves* qui est la source principale des noms empruntés par Mme Riccoboni. Ces emprunts ne sont évidemment pas tout à fait anodins et nous pouvons y repérer certains échos. Deux d'entre eux retiendront plus particulièrement notre attention car ils concernent les personnages principaux : Sancerre et Martigues. Dans le roman de Mme de Lafayette, nous rencontrons le nom de Sancerre dans l'histoire racontée par le prince de Clèves à sa femme : Sancerre, amoureux d'une certaine Mme de Tournon qui décède inopinément, apprend par le hasard d'une correspondance tombée entre ses mains, que sa maîtresse le trompait et n'avait jamais eu l'intention de l'épouser.⁶ Mme Riccoboni imagine une situation similaire : suite à un incendie, la comtesse de Sancerre tombe par hasard sur les lettres de Mme de Cézanes, la maîtresse de son mari ; elle découvre ainsi le vrai visage de cette femme qui se prétendait être son amie et apprend que son mari ne l'a épousée que pour assurer son héritage. Quant à Mme de Martigues, elle joue le même rôle dans les deux romans : celui d'intermédiaire entre les amants. Dans *La Princesse de Clèves*, ce rôle est certes quelque peu involontaire ; il n'en reste pas moins que c'est Mme de Martigues qui, en s'étalant devant le duc de Nemours sur les charmes de Coulommiers où elle venait de passer plusieurs jours en parfaite solitude avec Mme de Clèves, lui inspire l'idée d'aller voir en secret la femme qu'il aime. Dans les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, Mme de Martigues joue un rôle plus direct : c'est elle qui dévoile à Mme de Sancerre les sentiments de M. de Montalais et qui encourage son amie à ne pas être insensible à l'amour de ce dernier. Or ici, Mme de Martigues n'est pas uniquement une confidente un peu étourdie de l'héroïne principale ; l'auteur ajoute de l'importance à ce personnage, dans la mesure où elle en fait une sorte de porte-parole dénonçant l'assujettissement des femmes dans le mariage.

La seconde romancière à laquelle Mme Riccoboni fait référence est, comme nous l'avons déjà mentionné, Mme de Tencin. L'allusion directe aux *Mémoires du comte de Comminge* se trouve justement dans le nom de Comminges, porté par un des couples formant la petite société d'amis de Mme de Sancerre et du comte de Nancé. Cependant, c'est surtout le prénom de l'héroïne, Adélaïde, qui permet de penser au rapprochement entre les deux romans. Les deux Adélaïde (de Sancerre et de Lussan/Bénavidès) sont d'abord toutes les deux des femmes mal mariées : les raisons de leur mariage sont certes différentes, ainsi que le type de souffrance que leurs maris leur font endurer ; il n'en reste pas moins que ni l'une ni l'autre ne veut rien laisser transparaître en public.⁷ Enfin,

⁵ Cf. par exemple Desfontaines : « [...] *La Princesse de Clèves*. On peut dire que le *Comte de Comminge* en approche un peu » (Desfontaines 1735 : 258) ; ou La Harpe : « *Le comte de Comminges*, de Madame de Tencin, peut être regardé comme le pendant de *La Princesse de Clèves* » (La Harpe 1829 : 357).

⁶ Malgré l'apparente marginalité de cette histoire, nous savons qu'elle joue un rôle crucial dans la motivation psychologique de l'aveu que Mme de Clèves fera à son mari d'aimer un autre homme. Rappelons la phrase bien connue : « [...] la sincérité me touche d'une telle sorte, que je crois que si ma maîtresse et même ma femme m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri. Je quitterais le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre. » (Lafayette 2014 : 372, nous soulignons). Notons en effet ce jeu de mots entre *Sancerre* et *sincère*, qui aurait pu être un des motifs de choix de ce nom pour l'héroïne de Mme Riccoboni, dont le premier mari, le comte de Sancerre, se révèle être une personne à double visage.

⁷ Cette fidélité au devoir envers un mari cruel va jusqu'à une sorte d'abnégation de soi chez l'héroïne de Mme de Tencin. Ainsi, après la fatale rencontre entre Adélaïde et le comte de Comminge, où ils sont surpris par

cet héroïsme du renoncement à son bonheur et cette exigence de repos intérieur, qui apparentent le personnage d'Adélaïde de Lussan à celui de la princesse de Clèves⁸, sont les mêmes chez la comtesse de Sancerre qui peut être ainsi placée dans cette lignée d'héroïnes tiraillées entre leurs sentiments et leur haute idée de la vertu.

Malgré l'apparente diversité qui règne dans les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, l'intrigue principale du roman est centrée autour du dilemme intérieur de l'héroïne. Celui-ci se présente en deux temps : d'abord, à travers la confession de ce qu'a réellement été le mariage avec le comte de Sancerre ; ensuite, à travers la nouvelle relation potentielle de l'héroïne avec le marquis de Montalais.

Dans la lettre XVI et XVII, Mme de Sancerre confie à son correspondant, M. de Nancé, la vérité sur son premier mariage ; vérité ensevelie avec M. de Sancerre et que l'héroïne accepte de dévoiler uniquement pour expliquer sa répugnance à prendre aucun autre engagement. Mariée à seize ans, amoureuse et heureuse, elle découvre par hasard que son mari entretient une liaison amoureuse commencée bien avant leur mariage. Se voyant alors « sacrifiée, haïe, méprisée » (Riccoboni 2005 : 63) par l'homme qu'elle aime, elle tombe dans un profond désespoir. Le maréchal de Tende, ce vénérable oncle de M. de Sancerre qui chérit Adélaïde comme sa propre fille, presse la jeune femme de se confier à lui. Or, le maréchal de Tende est le dépositaire de la fortune du comte de Sancerre ; s'il apprenait que son neveu cause le malheur d'Adélaïde, il le déshériterait au profit de celle-ci. L'héroïne se retrouve alors devant ce premier dilemme qui est celui de « parler ou se taire ». Elle sait que dire la vérité sur la conduite de son mari signifierait le ruiner ; mais ceci ne correspond pas à ses principes moraux : « Un cœur noble goûte-t-il longtemps le plaisir de la vengeance ? » (Riccoboni 2005 : 75). Mme de Sancerre décide donc de cacher sa douleur et de préserver la réputation de son mari. Toutefois, ne se sentant pas capable de revoir Mme de Cézanes, elle cesse complètement de fréquenter la société. Le comte de Sancerre, révélant alors en privé son vrai visage, traite Adélaïde avec mépris et indifférence, alors qu'en public il joue un mari malheureux qui ne comprend pas l'étrange retraite de son épouse. La souffrance de celle-ci atteint son comble lorsque M. de Sancerre veut l'obliger à renouer avec Mme de Cézanes. Il réussit à tromper son oncle, à qui il fait une fausse confidence sur la jalousie maladive d'Adélaïde envers la respectable Mme de Cézanes. Dans la situation où l'opinion publique est tournée contre elle, où elle perd même le soutien et l'amitié du maréchal de Tende, Mme de Sancerre refuse pourtant de faire le dernier sacrifice, celui de sa propre vertu. La romancière ne laisse pas son héroïne franchir cette ultime limite :

J'aurais voulu contenter le maréchal, peut-être même monsieur de Sancerre, par tous les sacrifices que mon cœur ne se serait point reprochés ; je pouvais consentir à me nuire, à m'affliger ; mais devais-je m'avilir, céder sur un point où la décence, où l'honneur étaient intéressés ? (Riccoboni 2005 : 76)

La comtesse de Sancerre, ne pouvant plus supporter les humiliations de son mari, décide alors de se retirer dans ses terres à Mondelis. Le domaine familial est une sorte d'asile où l'héroïne vient retrouver les heureux souvenirs de son enfance, et surtout celui de sa mère qui, telle une Mme de Chartres, a inculqué à sa fille les principes d'honneur et de

le mari : « Je ne sais si monsieur de Bénavidès en veut à mes jours, [...] je sais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner et je le remplirai quoi qu'il m'en puisse coûter. » (Tencin 1996 : 78) Mme Riccoboni, en revanche, ne laissera pas son héroïne dépasser une certaine limite, qui lui aurait fait préférer le devoir envers son mari au devoir envers elle-même.

⁸ Sur ce rapprochement, nous nous permettons de renvoyer à notre article (Tureková 2013).

vertu, avant d'être trop tôt emportée par la mort : « Que sa prudence, que ses conseils m'eussent été nécessaires ! » (Riccoboni 2005 : 80) La retraite est pour Adélaïde le moyen d'une difficile reconstruction de soi après la cruelle trahison et la perte d'illusions, d'autant plus qu'elle est toujours amoureuse de son mari. Si elle réussit finalement à trouver le repos tant recherché, ce n'est pas sans le sentiment d'une profonde injustice dont elle se plaint amèrement à son correspondant, au nom de toutes les femmes :

[...] mon ami, quelle loi dans la nature, dans la simple équité, peut obliger un sexe à supporter, à ne jamais s'affranchir d'un joug cruel ? Et comment, et pourquoi la même chaîne s'étendrait-elle, deviendrait-elle légère pour l'un, quand elle se resserre et s'appesantit sur l'autre ? (Riccoboni 2005 : 81)

L'histoire passée du premier mariage de Mme de Sancerre est nécessaire pour comprendre l'intrigue présente du roman. Dans la deuxième lettre, l'héroïne s'écrie, avec assurance : « [...] reprendre de nouveaux liens, moi ! Mon ami, je suis plus éloignée que jamais d'y penser. » (Riccoboni 2005 : 24) Ce n'est qu'insensiblement qu'elle se rend compte de ses sentiments pour le marquis de Montalais, souffrant d'abord d'un « mal » qu'elle n'arrive pas à identifier : « depuis un peu de temps, je ne suis pas dans mon état naturel ; j'ai des vapeurs, peut-être » (Riccoboni 2005 : 37). Or, les insinuations clairvoyantes de son correspondant l'obligent enfin à s'avouer la vérité :

J'ai suivi votre conseil ; *la sonde à la main*, je suis descendue dans le profond secret de moi-même, j'ai interrogé mon cœur. Hélas, mon cher comte... Il est trop vrai... Puis-je le dire, l'avouer ! Mon cœur m'a parlé... il m'a parlé comme vous. [...] J'ai donc trouvé le point fatal [...] où devait s'arrêter cette confiance orgueilleuse que j'osais mettre dans mes propres forces ! (Riccoboni 2005 : 92)

Mme de Sancerre se retrouve alors devant le second dilemme. Il y a certes un obstacle extérieur, puisque M. de Montalais est marié ; mais là ne se trouve pas le principal conflit du roman. Le véritable obstacle est intérieur, lié à la peur de l'héroïne de s'engager à nouveau après sa douloureuse première expérience. L'amour s'oppose en effet ici à la liberté, à l'indépendance, à ce repos chèrement acquis au prix des années passées en solitude.

C'est pourquoi Mme de Sancerre observe soigneusement le comportement de M. de Montalais dont elle rend compte à son correspondant. Elle apprend, par l'indiscrétion de Mme de Martigues, que le marquis l'aime en secret depuis longtemps ; mais elle a besoin de savoir si cet homme est digne du retour de ses sentiments. Les deux personnages cachent ainsi leur amour l'un devant l'autre : lui, tel un second duc de Nemours, est très respectueux et n'ose aucunement se déclarer si ce n'est par des regards discrets ; elle, telle une seconde princesse de Clèves, fait tout pour contrôler ses mouvements et ne rien laisser transparaître en public. Un autre point permet de rapprocher *La Princesse de Clèves* et les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin* : cette espèce de huis-clos où les personnages sont enfermés. Dans le roman de Mme de Lafayette, c'est le cercle de la reine dauphine qui ne permet pas à l'héroïne d'éviter M. de Nemours ; dans celui de Mme Riccoboni, c'est le cercle d'amis communs qui oblige la jeune femme à côtoyer M. de Montalais. L'idée de la retraite se présente donc une seconde fois à l'esprit de Mme de Sancerre : non pas pour y chercher refuge contre les humiliations d'un mari hypocrite ; non pas pour y oublier son amour comme une princesse de Clèves ; mais pour s'y abandonner en liberté à ses sentiments.

[...] non, mon cher comte, non, je ne recouvrerai point à Mondelis la paix que vous m'y promettez. Ah ! je ne désire point de la recouvrer. Je fuis le danger de laisser apercevoir un penchant

trop tendre ; mais j'emporte le trait dont mon âme est blessée, je ne veux pas, je ne voudrai jamais l'en arracher. Au milieu de ma solitude je me livrerai sans rougir à mes sentiments ; en cessant de les craindre, je cesserai de les combattre. L'idée de monsieur de Montalais, à présent si inquiétante, [...] n'y excitera plus que de douces émotions. J'oserai me dire, il m'aime ; j'oserai me dire, je l'aime. (Riccoboni 2005 : 102)

Nous sommes ici plutôt avec Mme de Tencin ou l'abbé Prévost, dont les héros s'adonnent volontiers à cette « retraite amoureuse » pour déplorer la perte de la personne adorée. Dans les *Mémoires du comte de Comminge*, c'est le héros éponyme qui, après la mort présumée de Mme de Bénavidès, prend l'habit de moine de la Trappe pour consacrer ses pensées non pas à Dieu mais à la femme aimée. Or, nous savons que la rumeur sur la mort d'Adélaïde est fausse et que celle-ci, après avoir retrouvé son amant, se déguise en moine pour vivre auprès de lui, sans toutefois s'en faire reconnaître. Les deux Adélaïde ont ainsi un autre point commun que le prénom : l'isolement du monastère ou du domaine familial est pour elles le moyen de s'abandonner au doux plaisir d'aimer, à la satisfaction intérieure de pouvoir se livrer librement aux élans de la sensibilité.

C'est en effet la sensibilité qui est la source de la vertu et de la force morale des héroïnes de Mme Riccoboni. La comtesse de Sancerre revendique hautement auprès de son ami : « je suis *sensible* mais je ne suis pas *faible* » (Riccoboni 2005 : 109). Parce qu'elle est sensible, elle est capable du sacrifice : sacrifice de son propre bonheur au nom du devoir, lors de son premier mariage ; mais sacrifie aussi de son indépendance au nom de l'amour qu'elle décide d'assumer. En reconnaissant M. de Montalais digne de ses sentiments, Mme de Sancerre cesse de combattre son inclination et refuse de céder à la peur d'être trompée ou abandonnée, comme le fait une princesse de Clèves :

[...] je hais la femme capable d'affliger ce qu'elle aime, quand l'honneur ne lui défend pas d'être sincère et de le rendre heureux. Je puis dire à monsieur de Montalais, *je mets mon bonheur à combler le vôtre*. (Riccoboni 2005 : 126)

En revanche, ce sont les personnages masculins qui se révèlent comme des êtres faibles, par leur caractère ou leur comportement. Mme de Tencin montrait déjà, quoique de manière plus discrète, la supériorité des femmes par rapport non seulement à leurs persécuteurs mais aussi – et surtout – à leurs amants.⁹ Mme Riccoboni, plus audacieuse et plus radicale, exprime davantage ses préoccupations sur la condition des femmes de son siècle ; chacun de ses romans renferme une revendication ouvertement féminine. Non pas que ses héroïnes voudraient secouer l'ordre établi ; elles respectent les bienséances et les conventions sociales, se plient aux exigences du devoir le plus sévère, défendent leur honneur et leur droiture morale. Or, en criant à l'injustice, elles « ne demand[ent] pas le droit aux mêmes vices, elle[s] exig[ent] la pratique de la même vertu » (Cazenobe 1988 : 44).

Dans les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, c'est bien évidemment le comte de Sancerre qui apparaît comme le modèle de cette faiblesse morale masculine. Ce qui ressort avant tout du portrait qu'Adélaïde fait de son premier mari, c'est son hypocrisie¹⁰ :

⁹ Que l'on pense bien évidemment à Comminge qui, par son comportement imprudent, a mis la vie de la femme aimée en péril, mais aussi par exemple à Barbasan (*Les Malheurs de l'Amour*) qui, n'ayant pas su résister à la tentation d'une nuit, a ainsi ruiné le bonheur entre lui et Pauline (Mme Riccoboni exploite ce même type d'« erreur » dans les *Lettres de Juliette Catesby*, en permettant cependant à son héroïne de pardonner à son amant).

¹⁰ Cf. notre note supra sur le jeu de mots entre *Sancerre* et *sincère*.

Dès sa plus tendre jeunesse, monsieur de Sancerre s'était étudié à déguiser ses penchants, à paraître différent de lui-même ; sans principes, sans âme, intéressé, faux, ingrat, la dissimulation et la finesse furent les seules qualités qu'il jugea nécessaire d'acquérir et de perfectionner [...] (Riccoboni 2005 : 70)

On croirait lire la description d'un Chester ou d'un Valmont ; cependant, le comte de Sancerre n'est pas un vrai libertin, mais un homme dont la perfidie n'est que le résultat de sa faiblesse de caractère. Il est faible d'abord devant son oncle : sachant que son héritage est entre les mains de ce vieux parent, il épouse Adélaïde de Dammartin en bon et obéissant neveu. Il est faible ensuite devant Adélaïde dont la généreuse conduite lui fait croire qu'elle a peur de lui ; la dignité et la grandeur d'âme lui sont en effet étrangères. Il est faible enfin devant Mme de Cézanes elle-même, cette maîtresse impérieuse à la volonté de laquelle il est complètement soumis. Pour preuve la phrase qui attire l'attention de l'héroïne lorsqu'elle tombe par hasard sur la lettre de cette dernière : « je vous ai permis d'épouser Adélaïde¹¹ » (Riccoboni 2005 : 59). Mme de Cézanes manipule en effet son amant selon son bon gré. Elle méprise la jeune Mme de Sancerre¹², mais ne supporte pas que sa porte lui soit fermée. C'est ainsi que, obéissant à l'exigence de sa maîtresse, M. de Sancerre invente devant le maréchal de Tende le mensonge sur la jalousie incompréhensible de sa femme, mensonge qui va coûter à Adélaïde le soutien du seul ami qui lui restait.

Le maréchal de Tende¹³ représente, dans le roman, la figure du père noble et juste. Fidèle ami de la mère d'Adélaïde, il veut assurer le bonheur (ainsi que la fortune) de la jeune fille, en l'unissant à son neveu et seul héritier, le comte de Sancerre. Lors de la signature des contrats, le maréchal avertit son neveu qu'il avait rédigé deux testaments : le premier à son intention, le second à l'intention d'Adélaïde si jamais elle souffrait dans le mariage. C'est pourquoi il importe tellement à M. de Sancerre que son oncle n'apprenne pas la vérité. Celui-ci, « trop vrai pour n'être pas crédule » (Riccoboni 2005 : 74), prête cependant trop vite et trop facilement foi aux fausses accusations contre Adélaïde. Aveuglé par sa prétention d'être juste, le maréchal de Tende se montre finalement dur et inflexible, incapable de pardon jusqu'à la mort. Il rejoint ainsi ces figures paternelles chez Mme Riccoboni (tel par exemple le grand-père dans *l'Histoire de Miss Jenny*) qui sont, en partie ou entièrement, responsables du malheur des héroïnes.

Le marquis de Montalais, enfin, ne semble pas non plus exempt de tout reproche. Or, il est nécessaire à ce propos de mentionner qu'il existe une première version des *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, publiée six ans avant le roman et composée uniquement de neuf lettres.¹⁴ Cette première version mène en fait à la rupture entre les héros : suite à une scène de jalousie injustifiée de M. de Montalais, Mme de Sancerre décide d'en finir non seulement avec ce dernier, mais aussi avec son correspondant, et termine sa dernière lettre par une diatribe contre le sexe masculin en général :

¹¹ En italiques dans le texte, cette phrase reprenant les mots de M. de Sancerre.

¹² Le portrait moqueur que Mme de Cézanes fait d'Adélaïde de Sancerre, préfigure celui que Mme de Merteuil fera de la présidente de Tourvel : « Eh, qu'a-t-elle donc de si touchant, cette jeune et timide personne ? Est-ce sa modestie provinciale qui vous enchante ? Des traits réguliers, délicats, que rien n'anime ? Une fraîcheur qu'elle doit en partie à l'inaction de son esprit ? De grands yeux, où le désir de plaire ne se peint jamais ? [...] Eh, depuis quand la froideur et la simplicité ont-elles l'art de vous toucher ? » (Riccoboni 2005 : 61)

¹³ Sur le personnage du maréchal de Tende, voir Pelckmans (2000).

¹⁴ *Lettres de Madame la Marquise de Sancerre, à Monsieur le Comte de Nancé*, parues en 1761 dans *L'Abeille*, périodique spectral de Mme Riccoboni, lui-même inséré à l'intérieur d'un autre périodique, *Le Monde* de Jean-François de Bastide. Sur l'analyse détaillée de cette première version du roman et la comparaison notamment des dénouements différents, voir Van Dijk (1995).

M. de Montalais est capable de quitter une amie avec cette brusquerie ? pour la moindre chose, il devient froid, maussade et s'en va... savez-vous bien que votre sexe n'a pas le sens commun, qu'il est formé pour tourmenter le nôtre, que je le déteste : je ne veux plus d'amis, pas même de vous, allez vous promener aussi ; [...] on ne peut vivre en repos avec des créatures de votre espèce. (Riccoboni 1761b : 68-69)¹⁵

Dans le roman, Mme Riccoboni reprend cette situation presque mot à mot, mais elle lui donne une conclusion différente : l'héroïne surmonte sa colère et pardonne à M. de Montalais son accès irraisonnable de jalousie. Depuis le début de l'intrigue, d'ailleurs, la comtesse de Sancerre observe soigneusement le comportement du marquis dont la sagesse et le mérite sont vantés par tous. L'épisode de l'Opéra dans la lettre IX, par exemple (épisode qui figure lui aussi dans les deux versions du roman), montre la jeune femme déçue par l'homme à qui elle suppose le tort de ne pas savoir maîtriser ses émotions : « Cet homme est... J'en suis fâchée ; mais il est... il est comme les autres. »¹⁶ (Riccoboni 2005 : 36) Lorsqu'elle se rend compte de son amour, Adélaïde n'en est pas moins en proie au doute ; comme nous l'avons déjà dit, le dilemme qu'elle éprouve est celui entre la volonté de préserver son repos intérieur et le désir de connaître le bonheur avec un homme qui en soit digne. Les projets de retraite qu'elle forme pour se soustraire au danger de la présence de M. de Montalais, n'aboutiront pas, suite aux différents événements imprévus. Enfin, tous les obstacles aplanis, Mme de Sancerre consent au mariage avec M. de Montalais.

C'est bien cette question du mariage ou, plus précisément, du remariage, qui est au cœur de l'intrigue. Si, dans la première version des *Lettres de Madame de Sancerre*, Mme Riccoboni amène le récit vers la rupture définitive entre les personnages principaux, elle opte pour une fin tout à fait conventionnelle dans le cas du roman, tout en gardant à son héroïne les réticences contre de nouveaux liens et en ajoutant même l'histoire malheureuse de son premier mariage avec le comte de Sancerre. La romancière ajoute aussi de l'importance au personnage de Mme de Martigues, cette amie quelque peu étourdie et fantasque ; en effet, c'est cette dernière qui devient une sorte de porte-parole de la cause féminine contre ce lien assujettissant¹⁷ : « l'esclavage et un mari se présentent ensemble à son idée » (Riccoboni 2005 : 83).

Veuve comme Mme de Sancerre, Mme de Martigues a également une expérience négative du mariage. Or, elle est poursuivie d'assiduités par le comte de Piennes, désespérément amoureux. Lorsqu'elle consent donc à l'épouser, tous ses amis sont ravis aussi bien que surpris. Elle-même, sur un ton de badinage, feint de ne pouvoir y croire : « [...] je ne m'accoutume point à entendre répéter cette nouvelle ; souvent je suis tentée de parier qu'elle n'est pas vraie. » (Riccoboni 2005 : 112) Seul M. de Nancé reste sceptique, malgré les assurances de Mme de Sancerre selon laquelle l'engagement pris par son amie a été poussé trop loin pour être rompu. La clairvoyance du comte de Nancé se trouve cependant confirmée à nouveau : le jour de la signature du contrat, Mme de Martigues s'enfuit de Paris, laissant tout le monde sous le choc. Dans une lettre envoyée à Mme de Sancerre, elle explique ainsi les raisons de sa conduite :

¹⁵ Nous avons modernisé l'orthographe.

¹⁶ Il faut noter cependant que Mme de Sancerre est de mauvaise foi en rapportant cet événement : en effet, c'est elle qui déconcerte M. de Montalais, en se moquant de la coiffure de Mme de Planci avec laquelle le marquis vient de passer, semble-t-il à l'héroïne, un moment très agréable. Comme dans *La Princesse de Clèves*, c'est donc par la jalousie (qui ne se reconnaît pas encore en tant que telle) que l'amour se manifeste d'abord ; et ce sera au comte de Nancé d'amener insensiblement son amie à s'avouer (dans la lettre XXIII) les sentiments qu'elle a pour M. de Montalais.

¹⁷ Sur l'analyse détaillée de la question du mariage dans l'œuvre de Mme Riccoboni et dans les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin* en particulier, voir Cazenobe (2006 : 233-244).

[...] l'idée d'un mari me ferait fuir au bout de l'univers. C'est une créature si familière, si exigeante, si impérieuse ! Comment me résoudre à donner à un homme le droit d'entrer chez moi comme chez lui ? De rester là, de me gêner, de m'ennuyer, de me contrarier, de *prétendre*, de *vouloir*, enfin de m'imposer des lois ? [...] Je préfère le comte de Piennes à tous les hommes du monde ; je l'aime, oui, en vérité, mais l'espèce de sentiment qu'il m'inspire ne me donne pas la moindre envie d'être à lui, n'affaiblit point du tout la répugnance qui m'éloigne d'un lien assujettissant. (Riccoboni 2005 : 121)

Il semble donc incompréhensible voire illogique par rapport à l'évolution précédente de l'intrigue, que Mme Riccoboni décide de donner à son roman une conclusion de conte de fées¹⁸, le double mariage de Mme de Sancerre et de Mme de Martigues. Suzan Van Dijk voit dans ce dénouement conventionnel (en le comparant à celui de la première version des *Lettres de Madame de Sancerre*) la nécessité de satisfaire aux exigences des critiques plutôt qu'un réel changement du point de vue de l'auteur (cf. Van Dijk 1995 : 188). C'est parce qu'elle est trop parfaite que cette conclusion doit être regardée comme une sorte de clin d'œil de la romancière. Comme nous l'avons dit, ses héroïnes ne défient pas les conventions sociales établies ; Mme de Martigues rentre à l'intérieur du cercle d'amis pour tenir sa parole donnée et épouser le comte de Piennes. Sa fuite reste toutefois hautement symbolique et ses derniers mots (qui sont d'ailleurs – fait non moins symbolique – les derniers mots de toute la correspondance) prouvent que sous le couvert de l'enjouement et de l'étourderie se cache le personnage peut-être le plus sérieux du roman : « En vérité, personne ici n'a le sens commun, je ne vois que moi de raisonnable. Adieu. » (Riccoboni 2005 : 158)

Avec les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, Mme Riccoboni crée une sorte de « jeu de reconnaissance » avec les romancières les plus célèbres de son temps. Comme Mme de Lafayette dans *La Princesse de Clèves* et Mme de Tencin dans les *Mémoires du comte de Comminge*, elle fonde la tension dramatique de son récit sur le dilemme intérieur de l'héroïne balançant entre le cœur et la raison. La princesse de Clèves refusait héroïquement l'amour puisque celui-ci ne peut jamais être pur et vécu sans danger de finir ; Adélaïde de Lussan, elle, respectait héroïquement le repos supposé du comte de Comminge à qui elle ne s'est pas fait connaître au monastère de la Trappe. La comtesse de Sancerre, également capable du sacrifice, fait preuve d'abord de l'héroïsme du silence, en cachant les vices de son premier mari ; mais elle fait surtout preuve d'un autre héroïsme, d'un autre sacrifice : celui de sa liberté et indépendance, pour rendre heureux l'homme qu'elle aime. La supériorité morale de l'héroïne de Mme Riccoboni réside dans sa sensibilité et sa générosité ; celles-ci sont cependant liées à une forte revendication de la même dignité morale de la part de M. de Montalais. Et si la fin idyllique du roman n'efface pas tous les doutes sur ce lien qu'est le mariage, la force de Mme de Sancerre (et de Mme de Martigues) est non pas de renoncer à l'amour, mais à en prendre le risque. Nous serions enfin tentée de dire que Mme Riccoboni, familière des comédies de Marivaux, décide de laisser à ses héroïnes une « seconde surprise de l'amour ».

Bibliographie

- BOLOGNINI-CENTÈNE, Pascale (2005), « Préface », in : RICCOBONI, Mme, *Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre, au comte de Nancé, son ami*, Paris : Desjonquères, 7-17.
- CAZENOBÉ, Colette (1988), « Le féminisme paradoxal de Mme Riccoboni », *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 1, 23-45.

¹⁸ La dernière phrase du roman prend effectivement presque la même tournure : « Malgré la différence de leurs caractères, ces deux aimables femmes rendirent leurs maris également heureux. » (Riccoboni 2005 : 158)

- CAZENOBÈ, Colette (2006), *Au malheur des dames. Le roman féminin au XVIII^e siècle*, Paris : Champion.
- COULET, Henri (1975), « La Suite de Marianne de Mme Riccoboni et l'attribution des œuvres anonymes et apocryphes », *Travaux de linguistique et littérature* XIII, n°2, 587–598.
- DESFONTAINES, Pierre-François Guyot (1735), *Observations sur les écrits modernes. Tome troisième*, Paris : Chez Chaubert. Disponible en ligne : http://books.google.fr/books?id=pDbTbayWfm4C&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false [consulté le 22/02/2015].
- LA HARPE, Jean-François de (1829) [1799], *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne. Tome septième*, Paris : Emler frères. Disponible en ligne : <http://archive.org/details/lyceoucoursdel07laha> [consulté le 22/02/2015].
- LAFAYETTE, Mme de (2014) [1678], *La Princesse de Clèves*, in : *Œuvres complètes* (édition établie, présentée et annotée par Camille Esmein-Sarrazin), Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 327–478.
- PELCKMANS, Paul (2000), « Mme Riccoboni et les erreurs de la déférence », *Travaux de littérature* XIII, 195–207.
- RICCOBONI, Mme (2005) [1767], *Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre, au comte de Nancé, son ami* (édition établie, présentée et annotée par Pascale Bolognini-Centène), Paris : Desjonquères.
- RICCOBONI, Mme (1761a), *Lettres de Madame la Marquise de Sancerre, à Monsieur le Comte de Nancé*, in : BASTIDE, Jean-François de, *Le Monde*, tome III, n°2, chap. IV, 132–147. Disponible en ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k617607/f133.image.r=Bastide,%20Jean-François%20de.langFR> [consulté le 22/02/2015].
- RICCOBONI, Mme (1761b), *Suite des Lettres de Madame la Marquise de Sancerre, à M. le Comte de Nancé*, in : BASTIDE, Jean-François de, *Le Monde*, tome IV, n°4, chap. II, 42–69. Disponible en ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61761k/f43.image.r=Bastide,%20Jean-François%20de.langFR> [consulté le 22/02/2015].
- TENCIN, Mme de (1996) [1735], *Mémoires du comte de Comminge* (préface de Michel Delon), Paris : Desjonquères.
- TROUSSON, Raymond (1996), « Introduction », in : TROUSSON, Raymond (éd.), *Romans de femmes du XVIII^e siècle*, Paris : Laffont, 165–181.
- TUREKOVÁ, Andrea (2013), « Les « sœurs » de la princesse de Clèves au XVIII^e siècle : exemple des héroïnes de Madame de Tencin », *Romanica Olomoucensia* 25, 73–82.
- VAN DIJK, Suzan (1995), « Marie-Jeanne Riccoboni et les conventions romanesques : la marquise de Sancerre devenue comtesse », in : PIAU-GILLOT, Colette (éd.), *Topiques du dénouement romanesque du XII^e au XVIII^e siècle*, Paris : Université Paris-Sud Orsay, 185–191.

Andrea Tureková
Université Comenius de Bratislava
Faculté de Pédagogie
Département de langues et littératures romanes
Račianska 59, 813 34 Bratislava
Slovaquie

turekova@fedu.uniba.sk